

Don't read poetry: a book about how to read poems de
Stephanie Burt

Laurance Ouellet Tremblay

Numéro 273, automne 2020

La poésie morte ou vive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94609ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet Tremblay, L. (2020). Compte rendu de [*Don't read poetry: a book about how to read poems* de Stephanie Burt]. *Spirale*, (273), 39–40.

LE ROC SANS ESCALADE

C'est à un exercice de démythification que nous convie Stephanie Burt, professeure à Harvard, dans son opus intitulé *Don't Read Poetry*, injonction provocatrice qui, vous l'aurez compris, prescrit le contraire de ce qu'elle commande. « *I started to write this book because I got frustrated with books that told their readers, and teachers who told their students, that poetry was one thing* », écrit Burt en introduction, n'exposant toutefois aucun exemple de ces discours qu'elle juge réducteurs. Ne lisez pas de poésie, lisez plutôt des poèmes, nous intime donc l'autrice, cherchant à prendre congé de la pesanteur du canon et de l'histoire littéraires afin de ramener au premier plan de la pensée le lien phénoménologique qu'entretient le lecteur ou la lectrice avec le poème – « *[y]ou don't have to know all, or any, of those traditions and models to like or enjoy or find yourself moved by one poem* ». Le poème *fait quelque chose* à celui ou celle qui le lit, et Burt nous propose de nous mettre à l'écoute de cet événement de lecture afin de démocratiser l'activité millénaire qui consiste à écrire et à lire des vers – de *composer* avec la langue ; d'entendre son bruissement affectif. Proposition séduisante pour la professeure de poésie que je suis et qui tente à chaque session, à chaque occasion, de faire comprendre à mes étudiantes et étudiants que l'écriture et la lecture du poème ne sont pas une question de virtuosité ou d'érudition, mais bien d'intensification de leur rapport au langage, de mise en lumière – en question et en jeu – de celui-ci. Ne rebutant aucun parallèle pour atténuer la complexité des poèmes afin d'en démocratiser l'accès, allant même jusqu'à comparer ceux-ci à des Pokémon¹ (!), Burt réinsuffle une part de ludisme – favorable – à leur apprivoisement, mais semble toutefois laisser de côté cette idée de la mise en jeu du rapport au langage que commande, il me semble, toute activité poétique.

1 – À chaque poème sa fonction, affirme Burt, tout comme c'est le cas chez les Pokémon : « *Poems and poets differ in their ability and their goals almost as much as Pokémon do, even though they exist in the same universe and follow the same basic rules: you might ask Wartortle to put out a fire, but if you want to start one, Charmander is the better choice* », écrit-elle, me laissant dubitative quant à savoir si une telle *fonctionnalité* du poème représente une réelle voie de contact avec ce dernier.

DON'T READ
POETRY: A
BOOK ABOUT
HOW TO READ
POEMS

STEPHANIE BURT
Basic Books, 2019, 320 p.



L'une des contradictions que présente la posture de l'autrice réside en ce que, même si elle prône l'ouverture, la diversité et la valorisation de l'expérience du poème que fait chacun.e, le ton qu'elle emploie, quant à lui, demeure curieusement prescriptif. « *I called this book Don't Read Poetry because if you are looking for reasons to read or write or defend one thing called poetry, you are probably doing it wrong* », écrit-elle encore, invalidant de ce fait toute posture herméneutique contraire à la sienne. *Well, well, well*, allons voir, dès lors, de quelle méthode se réclame Burt pour éviter cet écueil de la définition mensongère, fautive ou réductrice.

« *[S]ix reasons to read some poems, six frames into which a lot of poems [...] might fit in* » : « *feelings* » (poésie lyrique), « *characters* » (poésie avec personnages), « *forms* » (poésie formaliste), « *difficulty* » (poésie hermétique), « *wisdom* » (poésie de la sagesse) et « *community* » (poésie de l'appartenance à un groupe). Naviguant entre ces différentes typologies, Burt cherche à nous révéler ce que provoque et permet la lecture de poèmes au sein de ces différents cadres. Si elle prend bien soin d'avertir la lectrice ou le lecteur que ces catégories ne sont pas exclusives – « *it does not describe six nonoverlapping categories* » – la construction même de l'ouvrage en chapitres – et affects – clos signifie le contraire. Cette catégorisation draconienne n'a en effet d'intérêt que si l'on considère ses zones d'osmose et de frottement, zones que Burt laisse pourtant inexploitées. Le contact avec la poésie lyrique, par exemple, peut selon elle établir des liens affectifs et émotionnels à travers les époques, nous rappelant de ce fait que notre appartenance à l'espèce humaine se réclame aussi d'une histoire d'affects partagés, « *show[ing] how much we have in common, in our deepest souls, with the people from long ago* ». Ainsi se permet-elle de faire des associations de poèmes plutôt déroutantes – intéressantes, intrigantes –, reliant par exemple le recueil *There Are More Beautiful Things Than Beyoncé* de Morgan Parker (2016) au poème « *The Canonization* » de John Donne, écrit au début du ^{xvi}^e siècle, afin d'examiner en quoi la figure du miroir que ces vers mettent en place – de manière pourtant fort différente – permet d'exalter le sentiment amoureux. Si ces associations m'ont fait découvrir nombre de nouveaux et nouvelles poètes (elle en cite plus

d'une centaine!), leur mise en relation m'a souvent paru factice dans la mesure où l'autrice ne s'intéresse la plupart du temps qu'à ce que disent les poèmes – l'essence de leur propos – plutôt qu'à la manière dont ils le disent. En s'autorisant ainsi à s'éloigner du canon afin d'y dessiner des lignes de tension inédites dont la seule instance de validation réside dans le regard de l'autrice, la démarche de Burt aurait commandé un travail plus rigoureux d'interprétation de la *forme* des poèmes afin d'atteindre toute l'ampleur de sa portée critique. Le fait qu'il s'agit d'un ouvrage d'introduction et de vulgarisation qui se veut « grand public » n'exempte pas l'autrice d'un souci de finesse interprétative, bien au contraire.

À force de vouloir démystifier le poème afin que chacun et chacune y trouve son compte, Burt, il me semble, nie en quelque sorte l'exigence même de cette pratique du langage. Peut-être me trouverez-vous élitiste d'affirmer une telle chose, mais laissez-moi d'abord établir ce parallèle – lui aussi surprenant : celui ou celle qui escalade le roc se frotte à l'exigence de la matière, se blesse s'il ou elle tombe, se relève et recommence, cela parfois 100 fois, pendant trois ans avant de gravir la paroi convoitée. Quelque chose de la persistance est nécessaire à la conquête. Le poème, même s'il est simple, même s'il est accessible, même s'il est ludique, en appelle – à chaque fois – à une semblable confrontation avec le matériau langagier² dont il est malaisé de faire l'économie sans trahir, d'une certaine manière, l'essence même de cette pratique artistique. Et ne vous méprenez pas, je suis de celles qui, toujours, cherchent à créer des voies d'accès au poème, des chemins de traverse vers la poésie, mais jamais au risque de nier la part de résistance qu'elle oppose au sens commun, au consensus.

2 – Confrontation qui s'approprie à force d'essais et de retours, de frustrations et d'incompréhensions qui en viennent à se clarifier, d'une certaine idée de la persistance, de l'insistance ; il en va de même pour le jazz, pour l'opéra, aussi, il me semble.